



HAL
open science

Idier Antoine, LGBT+. Archives des mouvements LGBT+. Une histoire de luttes de 1890 à nos jours

Régis Revenin

► To cite this version:

Régis Revenin. Idier Antoine, LGBT+. Archives des mouvements LGBT+. Une histoire de luttes de 1890 à nos jours. *Agora débats/jeunesses*, 2020, 84, pp.131-133. 10.3917/agora.084.0125 . hal-03808377

HAL Id: hal-03808377

<https://hal.science/hal-03808377v1>

Submitted on 19 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

cette démarche. Premièrement, les analyses portent de façon marginale sur les pratiques artistiques et les sociabilités extra-scolaires (sportives, de loisirs, associatives, religieuses, etc.), qui constituent pourtant deux pans essentiels du quotidien des jeunes et qui influencent fortement leurs trajectoires sociales ainsi que la construction de leurs représentations. Deuxièmement, si les spécificités de l'ordre social, racial et généré dans lequel sont pris les jeunes de cité sont brillamment dessinées, peu de comparaisons sont menées avec des travaux portant sur la morphologie des rapports de domination dans d'autres régions de l'espace social ou d'autres territoires.

Louis Jésus,
sociologue



IDIER A., 2018, *LGBT+. Archives des mouvements LGBT+. Une histoire de luttes de 1890 à nos jours*, Paris, Textuel, 255 p., 39 €

Voici un beau livre dans tous les sens du terme, comme seules les éditions Textuel savent en faire – on pense aussi aux récents ouvrages dirigés par Véronique Blanchard, David Niget ou Mathias Gardet sur l'histoire de la jeunesse¹. Il donne à voir en images un long xx^e siècle de luttes, de revendications et de mouvements LGBT (lesbiens, gays, bi, trans), essentiellement français – ce que le titre pourtant long de cet important et néanmoins très esthétique volume n'indique

pas. Il y est notamment question de visibilité, d'expression publique, d'identité et de subjectivité, de conquérir des droits à la conjugalité et à la parentalité, ou bien encore de l'épidémie du sida vécue de l'intérieur.

À partir de sources privées très diverses (affiches et tracts militants, flyers, petites annonces, publicités, unes de magazines, articles de presse, dessins, photographies notamment érotiques, correspondances, romans, etc.) conservées tantôt dans des institutions publiques tantôt dans des collections privées déposées ou non, le plus souvent peu connues du grand public et encore peu usitées (malheureusement) pour écrire l'histoire (des LGBT+ ou pas), le maître d'œuvre de cet ouvrage, le sociologue Antoine Idier, fait le pari réussi de dresser, à travers l'iconographie commentée, une sociohistoire du militantisme LGBT+ français de la Belle Époque à nos jours. Le choix chronologique, sans doute le plus confortable pour le lectorat, aurait pu faire courir le risque d'une histoire linéaire vers toujours plus de « progrès » dans les « avancées » octroyées aux LGBT. Il n'en est rien. Néanmoins, les cinq séquences chronologiques retenues sont assez convenues (1890-1945 ; 1945-1968 ; 1968-1982 ; 1982- ; 1992-...) et auraient gagné à être davantage questionnées. En quoi 1945 ou 1968 sont-elles des dates intéressantes pour l'histoire des LGBT+ ? La période 1968-1982 est-elle réellement celle d'une « libération radicale » ? Les

1. Blanchard V., Niget D., 2016, *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*, Paris, Textuel ; Blanchard V., Gardet M., 2017, *Mauvaise graine. Deux siècles d'histoire de la justice des enfants*, Paris, Textuel.

recherches historiques et sociologiques sur la sexualité ont depuis un certain temps déjà remis en question cette idée d'une « libération » dont on ne sait pas bien ce qu'elle recouvre au fond. Assez logiquement, on notera une focalisation de l'ouvrage sur ces « années 68 », les décennies précédentes pourtant passionnantes restant le parent pauvre de cette histoire encore à écrire. De la même manière le sigle « LGBT » paraît à la fois insister sur la pluralité, mais peut aussi conduire à essentialiser les parcours et les trajectoires. Toutefois, ce livre montre bien qu'il s'agit d'un mouvement hétérogène aux identités multiples, traversé par des tensions parfois irréconciliables. Certaines sources particulières font l'objet d'un focus, où elles sont commentées de manière toute personnelle par les 18 militants et universitaires conviés à participer à cet ouvrage. On apprend ainsi que le mouvement trans se dote d'une association, l'Aide aux malades hormonaux (AMAHO), dès 1965 (p. 108), avant même la création du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), dont on parle trop souvent de façon hagiographique comme étant l'alpha et l'oméga du militantisme LGBT+, et qui de ce fait a la fâcheuse tendance à invisibiliser les lesbiennes, les bi, les trans, et tous les autres qui ne se reconnaissent pas dans cette classification. À l'inverse, pour la période plus contemporaine, on regrettera une invisibilité des gays – une fois n'est pas coutume –, autour de la question de la gestation pour autrui, absente du livre, et pourtant véritable sujet de société depuis les années 1980 (d'abord chez les hétérosexuels, il est vrai) et lieu de lutte pour faire et redéfinir (la) famille, alors même que la procréation médicalement assistée et la lesboparentalité sont abordées en fin d'ouvrage comme des

« avancées ». La gestation pour autrui ferait-elle « tâche » au sein de la mouvance LGBT+ au point de devoir la taire ? Toujours est-il que dans un pays où les lieux de mémoire LGBT+ ne sont pas légion, à l'inverse de la plupart des autres pays occidentaux, en dépit des engagements électoraux pris depuis près de vingt ans notamment par la Ville de Paris au sujet de la création d'un centre d'archives et de documentation LGBT+ dans la capitale, ce livre salutaire dans cette lutte pour un ou des lieux accessibles au public (chercheur-se-s et autres curieux) vient rappeler la nécessité de recourir aux archives pour écrire l'histoire. Mais pas n'importe quelle histoire. Une histoire faite à partir du point de vue des « minoritaires », comme le rappelle Idier, afin que cette mise en récit ne soit pas une histoire par et pour les « majoritaires » (p. 6). Archiver, c'est trier, c'est sélectionner ce qui apparaît intéressant à une époque, c'est donc détruire aussi. J'ai personnellement été confronté à cet état de fait en travaillant dans les fonds judiciaires des archives départementales de Paris. Des documents intéressants sur les attentats aux mœurs ont naguère été détruits. Ils apparaissaient alors comme peu utiles aux historien-ne-s, ou redondants. Sans doute se joue-t-il ici une lutte entre le désir – illusoire – d'exhaustivité de l'historien-ne et le nécessaire travail de l'archiviste. Qu'est-ce qui fait qu'un document administratif devient une archive ? Qu'est-ce qui finalement fait archive ? Car l'archive ne naît pas archive, elle le devient. Elle est le fruit d'un certain contexte historique. Ce questionnement traverse l'ouvrage d'Idier, même si l'essentiel de sa réflexion théorique sur le sujet se trouve dans sa passionnante introduction « Absences, silences et politique de l'histoire ». Faisant écho

à ce qu'il écrit lui-même sur son ouvrage qu'il qualifie d'« inventaire en négatif », reste en effet à mener un autre projet, plus exhaustif, même s'il est impossible de l'être parfaitement sur un sujet aussi vaste et transversal : celui d'un guide des sources LGBT+. Moins glamour certes que ce beau livre, il n'en reste pas moins essentiel pour encourager encore et toujours les jeunes chercheur-se-s à l'écriture d'une histoire des LGBT

Enfin, à la lecture de l'ouvrage, on se questionnera sur l'histoire des LGBT+ anonymes, sur la réception et la réappropriation par ces « gens ordinaires » de ce sigle. Précisément, les archives associatives ou autobiographiques ne conduisent-elles pas à occulter bien souvent les gens ordinaires qui parlent et écrivent peu ? Celles et ceux de classes populaires, davantage présents dans les archives publiques (policières ou judiciaires par exemple). C'est à partir d'archives judiciaires de l'Éducation surveillée, une institution certes de contrôle social de la jeunesse populaire, que j'ai ainsi pu esquisser une histoire des jeunes gays parisiens des Trente Glorieuses². Au même titre que s'écrit maintenant une histoire « par le bas » des jeunes et des enfants, et non plus seulement une histoire de l'enfance et de la jeunesse – il en est de même en sciences sociales avec les travaux se revendiquant des *child-hood studies* –, le temps des lesbiennes, des gays, des bi et des personnes trans ordinaires est venu. Non plus seulement une histoire militante ou une histoire des militant-e-s. Bien sûr, l'individuel et le collectif s'entremêlent, comme les

normes, les discours, les représentations et les pratiques. L'histoire culturelle l'a fort bien démontré, mais l'historiographie met bien en évidence aujourd'hui l'intérêt de cette histoire « par le bas ». La question n'est donc pas seulement de savoir qui écrit l'histoire des LGBT+ – et c'est heureux qu'elle ne soit plus seulement le fruit des « majoritaires », de celles et ceux qui livrent d'ordinaire les récits officiels –, mais aussi de savoir si elle inclut tous les LGBT+, notamment celles et ceux des classes populaires, probablement majoritaires en nombre, mais certainement pas en visibilité.

Régis Revenin,
historien, maître de conférences,
université de Paris, CERLIS/CHS.



LEGOIS J.-P., ALAIN MONCHABLON A., MORDER R., 2018, *Étudiant-e-s en révolution ? Sois jeune et tais-toi*, Paris, Syllepse, 154 p., 10 €

L'ouvrage de Jean-Philippe Legois, Alain Monchablon et Robi Morder s'attache à redonner vie au fourmillement politique et théorique occasionné en mai 1968 par l'un des plus grands mouvements sociaux qu'ait connus la France. Basé sur des archives très détaillées, il se donne pour but de poursuivre de manière synthétique un ensemble de travaux élaborés depuis plusieurs années dans le cadre de la mission Centre d'animation, d'archives et de recherches sur les mouvements étudiants (CAARME) devenue Cité des mémoires [p. 7], qui visent

2. Revenin R., 2015, *Une histoire des garçons et des filles. Amour, genre et sexualité dans la France d'après-guerre*, Paris, Vendémiaire.